

Un homme de parole

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Le « Conteur Vaudois »

sera servi gratuitement, durant le mois de décembre 1907, aux personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1908. — Prix de l'abonnement 4 fr. 50.

UN TATILLON

QUOIQUE ma voisine ne parle jamais sans admiration de M. Pichard, il n'en est pas moins le plus abominable « tâtillon » que j'aie jamais rencontré. C'est un petit homme, viril, net, propre, méthodique, discret, silencieux, tiré à quatre épingles, et que vous prendriez aisément, à le voir, pour un gaillard décidé et volontaire. Il est père de famille, rentier et d'opinions conservatrices autant que peu manifestées. Il a cinquante ans. Que fait-il? Rien. Toute l'activité et tous les loisirs de M. Pichard se bornent à remuer, ranger, déranger, tirer et pousser ses meubles, ses livres, ses bibelots. Ce remue-ménage continu est à la fois son unique travail et son unique peine. Non seulement il remue ses meubles, sans savoir au juste comment il lui conviendrait qu'ils fussent placés, mais il tâtillonne aussi avec ses idées et ses intentions; il soulève à tout propos et hors de propos des questions et des droits, il conteste et contredit sans cesse, naïvement, faute de réflexion, par incision, par habitude. Oh! jamais par malice: mon voisin Pichard est un homme doux et timoré qui ne saurait causer un tort à âme vivante. Il contredit tout naturellement, peu soucieux, d'ailleurs, de se contredire lui-même. Souvent il s'étonne de ses propres paroles; il s'admire, il cherche l'opinion contraire à la sienne, il se provoque, se combat, se trompe de rôle, s'embrouille et ne s'y retrouve plus. Il en rit; d'autant plus que c'est son plaisir de peser aussi scrupuleusement que possible le pour et le contre, le pourquoi, le comment, jusque dans les sujets les plus microscopiques. Il aime à hésiter; il trouve du charme à se balancer dans sa perplexité, comme dans un hamac, il y somnole, il s'y recroqueville voluptueusement.

Tous les matins, mon voisin Pichard examine, sur toutes ses faces, un grave problème dont l'étude tient en haleine la famille entière depuis la servante jusqu'à la belle-mère de M. Pichard.

- Sortira-t-il?
- Ne sortira-t-il point?

Il y a le pour et le contre. En somme, les courses qu'il se propose de faire ne sont, peut-être, pas absolument indispensables. Il pourrait les remettre à un autre jour? — Cependant... toutefois... néanmoins... oui et non... non et oui... Quelle heure est-il?

— Papa, il est neuf heures douze et la pendule du salon.
— Neuf heures vingt-et-une à ma montre, constate M. Pichard, absolument navré.

- La pendule va bien.
- Ma montre aussi.
- Cependant, il faut que l'une retarde ou que l'autre avance.

Au fond, M. Pichard aurait quelque plaisir à discuter cette assertion de sa tendre moitié, il tâtillonne volontiers autour de la pendule et de sa montre, mais il se rend compte pourtant de la justesse d'une telle remarque et n'insiste pas.

- Pleuvra-t-il?

Le baromètre est au beau-fixe, la girouette indique: « vent du sud ». C'est à n'y rien comprendre. M. Pichard consultera l'instrument de St-François. Oui, mais, en attendant... voyons, comment s'habiller, quelle cravate choisir, quel gilet? A son âge, M. Pichard porte encore le veston qui le rajeunit. Enfin, le voilà prêt; mais soudain, une idée le hante:

- Par quelle course vais-je commencer?

Et il énumère, il expose, il commente. Définitivement, il aurait bien envie de rester, mais il se rappelle, tout à coup avoir donné un rendez-vous à son ami Dentan; il n'y peut manquer, ce serait par trop impoli. On ne le nie point; c'est égal, il le prouve. Il va, il vient, il tourne sur lui-même, il marche en rond. Enfin, il a son chapeau sur la tête, sa canne à la main, il embrasse madame et mademoiselle. Il regarde l'heure.

— Sapristi, je vais être en retard! Adieu, à bientôt!

Brrrrr! M. Pichard part comme une flèche. On le croit bien loin. Quelqu'un sonne. C'est lui. Qu'a-t-il oublié? Une clef, son portefeuille, un papier, un mouchoir. Sa bourse! Il cherche, il bouleverse, il s'impatiente, il ne trouve pas.

— Et dans ta poche d'habit? demande madame.

Mais non; cependant, il se fouille. Madame avait raison.

— Au revoir, je me sauve. Cette fois, M. Pichard est parti.

La promenade dominicale en famille entre dans les habitudes de mon voisin. A l'en croire, il connaît mieux que qui que ce soit les environs de la ville, au nord, à l'est ou à l'ouest, peu importe. Lavaux n'a pas de secret pour M. Pichard, le Jorat non plus. Il irait au Chalet-à-Gobet les yeux fermés et à la tour de Gourze « à reculons ». Tous les sentiers, toutes les venelles, tous les « points de vues », toutes les auberges, lui sont familiers. Laissez-le faire; il se charge de tout diriger, il consulte sa carte — une feuille Dufour —; il interroge ses souvenirs, il projette... puis, tout à coup, les objections se manifestent, se multiplient, s'imposent; il trouve autant d'inconvénients à telle direction qu'à telle autre; bientôt l'incertitude le décourage; il n'a plus ni opinion, ni préférence; il ne veut même plus donner son avis; toute décision sera bonne, pour lui, il n'a déjà eu que trop de peine.

- Faites comme vous voudrez, je vous suis.

Une heure entière s'est passée en paroles inutiles pour aboutir à ce triomphal résultat. Alors,

on choisit au hasard. Il écoute sans approbation et sans blâme: il a l'air résigné. On s'informe.

— Ça t'ennuie peut être, papa, d'aller à Grandvaux?

— Du tout, du tout... je vous suis...

— Peut-être préférerais-tu rester à la maison?

— Mais non! qui dit cela? Au contraire... très satisfait.

On est dehors. M. Pichard est-il vraiment si satisfait qu'il veut bien le dire? A-t-il abdicqué sans regrets? Se laissera-t-il guider sans discussion? N'y comptez pas. Si cet excellent tâtillon a abandonné son plan général, en revanche, il se rattrapera sur les détails. Pourquoi ce chemin? L'autre est plus court. Il en est sûr. Celui-ci a deux cents pas de plus. Il les a mesurés tous deux, en 1894, tel mois, tel jour, avec son ami *Chose* de la Banque tunisienne. D'ailleurs, il peut le prouver. Et, pour ce faire, M. Pichard veut suivre les deux chemins, l'un après l'autre, s'entend. Sa fille Alice a grand peine à l'en dissuader en lui assurant qu'on ne met point en doute ses connaissances et qu'on est prêt à le suivre.

Et ce sera comme cela tout le long du jour; au restaurant, sur le chemin de fer, à la gare, à l'aller, au retour, toujours, toujours. Vous plaignez sa famille? C'est à tort. Sa femme et ses enfants sont si bien accoutumés à cette manie, que si elle venait un jour à disparaître, elle leur ferait défaut, il leur manquerait quelque chose. Et comme le tâtillonnage est une maladie contagieuse, tout le monde, chez M. Pichard, tâtillonne peu ou prou. Ils en rient, moi aussi.

LE PÈRE GRISE.

La foi en la survie. — Dites-moi, monsieur Patet, êtes-vous de ceux qui croient qu'avec la mort tout est fini?

— Oh! que non pas, madame Fennot. Ainsi, tenez, à la Saint-Martin, un de mes créanciers a rendu l'âme; et bien, les trois cents francs que je lui devais, ses héritiers me les ont réclamés quinze jours après!

Un homme de parole. — « Quand me rendras-tu mon argent? » demandait un étudiant de Lausanne à l'un de ses camarades.

— La semaine prochaine.

— Tu m'as déjà dit ça il y a huit jours.

— Et je te le répèterai encore dans huit jours: je ne suis pas homme à changer de parole toutes les semaines.

LO DROBLLIO A PIERRO A GREDO

PIERRO à Gredo devessâi menâ on tsé de bou pè Etsallein avoué son villio ruque Bron, on bourrisquo qu'avâi l'âdzo d'avâi coumenî et que n'îre pequa bin crâno. L'affère étâi tot parâi práo bin z'u tant qu'âo bas de la montâie d'Asseins. Ma, l'avant menâ dau gra-